

GIULIANO DA EMPOLI

**LE MAGE
DU KREMLIN**

roman

nrf

GALLIMARD

Ce roman est inspiré de faits et de personnages réels, à qui l'auteur a prêté une vie privée et des propos imaginaires. Il s'agit néanmoins d'une véritable histoire russe.

Nous, d'Evgueni Zamiatine,
est cité dans la traduction d'Hélène Henry (Actes Sud, 2017).

© *Éditions Gallimard*, 2022.

La vie est une comédie. Il faut la jouer
sérieusement.

ALEXANDRE KOJÈVE

On disait depuis longtemps les choses les plus diverses sur son compte. Il y en avait qui affirmaient qu'il s'était retiré dans un monastère au mont Athos pour prier entre les pierres et les lézards, d'autres juraient l'avoir vu dans une villa de Sotogrande s'agiter au milieu d'une nuée de mannequins cocainés. D'autres encore soutenaient avoir retrouvé ses traces sur la piste de l'aéroport de Chardja, dans le quartier général des milices du Donbass ou parmi les ruines de Mogadiscio.

Depuis que Vadim Baranov avait démissionné de son poste de conseiller du Tsar, les histoires sur son compte, au lieu de s'éteindre, s'étaient multipliées. Cela arrive parfois. La plupart des hommes de pouvoir tirent leur aura de la position qu'ils occupent. À partir du moment où ils la perdent, c'est comme si la prise avait été arrachée. Ils se dégonflent comme ces poupées qui se trouvent à l'entrée des parcs d'attractions. On les croise dans la rue et on ne réussit pas à comprendre comment un type de ce genre a pu susciter autant de passions.

Baranov appartenait à une race différente. Même si, en vérité, je n'aurais su dire laquelle. Les photos présentaient

le portrait d'un homme massif, mais pas athlétique, presque toujours vêtu de couleurs sombres, et de costumes légèrement trop grands. Il avait un visage banal, peut-être un peu enfantin, le teint pâle, les cheveux noirs, très raides, et une coiffure de premier communiant. Dans une vidéo, tournée en marge d'une rencontre officielle, on le voyait rire, chose très rare en Russie où un simple sourire est considéré comme un signe d'idiotie. En fait, il donnait l'impression de ne se préoccuper en rien de son apparence. Trait curieux si on pense que son métier consistait précisément en cela : disposer des miroirs en cercle pour transformer une étincelle en enchantement.

Baranov avançait dans la vie entouré d'énigmes. La seule chose plus ou moins certaine était son influence sur le Tsar. Durant les quinze années qu'il avait passées à son service, il avait contribué de façon décisive à l'édification de son pouvoir.

On l'appelait le « mage du Kremlin », le « nouveau Raspoutine ». À l'époque il n'avait pas un rôle bien défini. Il se manifestait dans le bureau du président quand les affaires courantes avaient été expédiées. Ce n'étaient pas les secrétaires qui le prévenaient. Peut-être que le Tsar en personne le convoquait sur sa ligne directe. Ou bien lui-même devinait le moment exact, grâce à ses talents prodigieux, dont tout le monde parlait sans que personne fût capable de dire avec précision en quoi ils consistaient. Parfois quelqu'un se joignait à eux. Un ministre en vogue ou le patron d'une entreprise d'État. Mais étant donné qu'à Moscou, par principe et depuis des siècles, personne ne dit jamais rien, même la présence de ces témoins occasionnels ne parvenait pas à éclairer les activités nocturnes du Tsar et de son conseiller. Il arrivait cependant

qu'on fût informé de leurs conséquences. Un matin, la Russie s'était ainsi réveillée en apprenant l'arrestation de l'homme d'affaires le plus riche et le plus connu du pays, le symbole même du nouveau système capitaliste. Une autre fois, tous les présidents des républiques de la Fédération, élus par le peuple, avaient été mis à pied. Dorénavant ce serait le Tsar et personne d'autre qui les nommerait, avaient annoncé les premières informations de la matinée aux citoyens encore à moitié endormis. Mais, dans la plupart des cas, les fruits de ces insomnies restaient invisibles. Et ce n'est que des années plus tard que l'on notait des changements qui apparaissaient alors comme tout à fait naturels, bien qu'ils fussent en réalité le produit d'une activité méticuleuse.

À l'époque, Baranov était très discret, on ne le voyait nulle part et l'idée de donner une interview ne l'effleurait pas. Il avait pourtant une singularité. De temps en temps, il écrivait, soit un petit essai qu'il publiait dans une obscure revue indépendante, soit une étude de stratégie militaire destinée aux sommets de l'armée, parfois même un récit où il faisait la preuve d'une veine paradoxale dans la meilleure tradition russe. Il ne signait jamais ces textes de son nom, mais il les parsemait d'allusions qui étaient autant de clés pour interpréter le monde nouveau issu des insomnies du Kremlin. En tout cas, c'est ce que croyaient les courtisans moscovites et les chancelleries étrangères qui rivalisaient pour être les premiers à décrypter les formules obscures de Baranov.

Le pseudonyme derrière lequel il se cachait à ces occasions, Nicolas Brandeis, ajoutait un élément de confusion ultérieure. Les plus zélés avaient reconnu sous ce nom le personnage mineur d'un roman secondaire de

Joseph Roth. Un Tartare, sorte de deus ex machina qui faisait son apparition dans les moments décisifs de la narration pour s'éclipser aussitôt. « Il ne faut aucune vigueur pour conquérir quoi que ce soit, disait-il, tout est pourri et se rend, mais lâcher, savoir laisser aller, c'est cela qui compte. » Ainsi, de même que les personnages du roman de Roth s'interrogeaient sur les actions du Tartare dont la formidable indifférence était la garantie de tout succès, les hiérarques du Kremlin, et ceux qui les entouraient, allaient à la chasse du moindre indice susceptible de révéler la pensée de Baranov et, à travers celle-ci, les intentions du Tsar. Une mission d'autant plus désespérée que le mage du Kremlin était convaincu que le plagiat était la base du progrès : raison pour laquelle on ne comprenait jamais jusqu'à quel point il exprimait ses propres idées ou jouait avec celles d'un autre.

L'apothéose de cette équivoque se produisit un soir d'hiver au cours duquel la masse compacte des berlines d'apparat, avec leur cortège de sirènes et de gardes du corps, se déversa sur le petit théâtre d'avant-garde où l'on donnait une pièce en un acte dont l'auteur se nommait Nicolas Brandeis. On vit alors des banquiers, des magnats du pétrole, des ministres et des généraux du FSB faire la queue, avec leurs maîtresses couvertes de saphirs et de rubis, pour s'installer sur les fauteuils défoncés d'une salle dont ils ne soupçonnaient jusque-là même pas l'existence, afin d'assister à un spectacle qui, d'un bout à l'autre, se moquait des tics et des prétentions culturelles des banquiers, des magnats du pétrole, des ministres et des généraux du FSB. « Dans un pays civilisé, une guerre civile éclaterait, affirmait à un certain moment le héros de la pièce, mais chez nous il n'y a pas de citoyens, il s'agira

donc d'une guerre entre laquais. Ce n'est pas pire qu'une guerre civile, mais c'est un peu plus répugnant, plus misérable. » Ce soir-là, on ne vit pas Baranov dans la salle mais, par prudence, les banquiers et les ministres applaudirent à tout rompre : certains prétendaient que l'auteur observait le parterre à travers un minuscule hublot situé à droite de la loge.

Pourtant, même ces distractions un peu puériles n'étaient pas parvenues à dissiper le malaise de Baranov. À partir d'un certain moment le petit nombre de gens qui avaient l'occasion de le rencontrer s'était mis à lui attribuer une humeur de plus en plus noire. On disait qu'il était inquiet, fatigué. Qu'il pensait à autre chose. Il avait démarré trop tôt et maintenant il s'ennuyait. De lui-même surtout. Et du Tsar. Qui lui en revanche ne s'ennuyait jamais. Et s'en rendait compte. Et commençait à le haïr. Quoi? Je t'ai conduit jusqu'ici et tu as le courage de t'ennuyer? Il ne faut jamais sous-estimer la nature sentimentale des rapports politiques.

Jusqu'au jour où Baranov avait disparu. Une brève note du Kremlin avait annoncé la démission du conseiller politique du président de la Fédération de Russie. On avait alors perdu toute trace de lui, hormis ces apparitions périodiques à travers le monde que personne n'avait jamais confirmées.

Quand j'arrivai à Moscou quelques années plus tard, le souvenir de Baranov planait comme une ombre vague qui, affranchie d'un corps par ailleurs considérable, était libre de se manifester ici et là, chaque fois qu'il semblait utile de l'évoquer pour illustrer une mesure particulièrement obscure du Kremlin. Et, étant donné que Moscou

– indéchiffrable capitale d’une époque nouvelle dont personne ne réussissait à définir les contours – s’était trouvé de façon inattendue sur le devant de la scène, l’ancien mage du Kremlin avait ses exégètes même parmi nous, les étrangers. Un journaliste de la BBC avait tourné un documentaire dans lequel il attribuait à Baranov la responsabilité de l’importation en politique des artifices du théâtre d’avant-garde. Un de ses collègues avait écrit un livre dans lequel il le décrivait comme une espèce de prestidigitateur qui faisait apparaître et disparaître personnages et partis d’un simple claquement de doigts. Un professeur lui avait consacré une monographie : « Vadim Baranov et l’invention de la Fake Democracy ». Tout le monde s’interrogeait sur ses activités les plus récentes. Exerçait-il encore une influence sur le Tsar ? Quel rôle avait-il joué dans la guerre contre l’Ukraine ? Et quelle avait été sa contribution à l’élaboration de la stratégie de propagande qui avait produit des effets aussi extraordinaires sur les équilibres géopolitiques de la planète ?

Personnellement je suivais toutes ces élucubrations avec un certain détachement. Les vivants m’ont toujours moins intéressé que les morts. Je me sentais perdu dans le monde jusqu’au moment où j’ai découvert que je pouvais passer la plus grande partie de mon temps en leur compagnie plutôt que de m’embêter avec mes contemporains. C’est pourquoi, à cette époque, à Moscou, comme dans n’importe quel autre endroit, je fréquentais surtout les bibliothèques et les archives, quelques restaurants et un café où les serveurs s’habituèrent peu à peu à ma présence solitaire. Je feuilletais de vieux livres, me promenais dans la pâle lumière de l’hiver et renaissais toutes les fins d’après-midi des vapeurs des bains de la rue

Seleznevskaïa. Puis, le soir, un petit bar de Kitaï-Gorod refermait généreusement sur moi les portes du repos et de l'oubli. À mes côtés, presque partout, marchait un magnifique fantôme dans lequel j'avais reconnu un allié potentiel pour quelques raisonnements auxquels je me livrais.

En apparence Evgueni Zamiatine était un auteur du début du vingtième siècle, né dans un village de Tsiganes et de voleurs de chevaux, arrêté et envoyé en exil par l'autorité tsariste pour avoir pris part à la révolution de 1905. Écrivain apprécié pour ses récits, il avait également été ingénieur naval en Angleterre, où il avait construit des brise-glaces. Rentré en Russie en 1918 pour participer à la révolution bolchevique, Zamiatine avait rapidement compris que le paradis de la classe ouvrière n'était pas à l'ordre du jour. Alors il s'était mis à écrire un roman : *Nous*. Et là s'était produit un de ces phénomènes incroyables qui nous font comprendre de quoi parlent les physiciens quand ils évoquent l'hypothèse de l'existence simultanée d'univers parallèles.

En 1922, Zamiatine avait cessé d'être un simple écrivain et était devenu une machine du temps. Parce qu'il croyait être en train d'écrire une critique féroce du système soviétique en construction. Ses censeurs eux-mêmes l'avaient lue ainsi, raison pour laquelle ils en avaient interdit la publication. Mais en vérité Zamiatine ne s'adressait pas à eux. Sans s'en rendre compte, il avait enjambé un siècle pour s'adresser directement à notre ère. *Nous* dépeignait une société gouvernée par la logique, où toute chose était convertie en chiffres, et où la vie de chaque individu était réglée dans les moindres détails pour garantir une efficacité maximale. Une dictature implacable mais confortable qui permettait à n'importe qui de produire trois sonates

musicales en une heure en poussant simplement un bouton, et où les rapports entre les sexes étaient réglés par un mécanisme automatique, déterminant les partenaires les plus compatibles et permettant de s'accoupler avec chacun d'entre eux. Tout était transparent dans le monde de Zamiatine, jusque dans la rue où une membrane décorée comme une œuvre d'art enregistrerait la conversation des piétons. Par ailleurs, il est évident que dans un endroit pareil le vote devait lui aussi être public : « On dit que les anciens votaient en quelque sorte en secret, à la sauvette, comme des voleurs », déclare à un certain moment le personnage principal, D-503. « À quoi servait tout ce mystère – cela n'a jamais été établi exactement (...). Nous, nous ne cachons rien, nous n'avons honte de rien : nous célébrons les élections ouvertement, loyalement, en plein jour. Je vois tout le monde voter pour le Bienfaiteur ; tout le monde me voit voter pour le Bienfaiteur. »

Depuis que je l'avais découvert, Zamiatine était devenu mon obsession. Il me semblait que son œuvre concentrait toutes les questions de l'époque qui était la nôtre. *Nous* ne décrivait pas que l'Union soviétique, il racontait surtout le monde lisse, sans aspérités, des algorithmes, la matrice globale en construction et, face à celle-ci, l'irréremédiable insuffisance de nos cerveaux primitifs. Zamiatine était un oracle, il ne s'adressait pas seulement à Staline : il épinglait tous les dictateurs à venir, les oligarques de la Silicon Valley comme les mandarins du parti unique chinois. Son livre était l'arme finale contre la ruche digitale qui commençait à recouvrir la planète et mon devoir consistait à la déterrer et à la pointer dans la bonne direction. Le vrai problème étant que les moyens à ma disposition n'étaient pas exactement en mesure de

faire trembler Mark Zuckerberg ni Xi Jinping. Sous le prétexte qu'après avoir échappé à Staline Zamiatine avait terminé ses jours à Paris, j'avais réussi à convaincre mon université de financer une recherche sur lui. Une maison d'édition avait manifesté un vague intérêt pour le projet d'une réédition de *Nous* et un ami producteur de documentaires ne s'était pas montré hostile à l'idée d'en faire quelque chose. « Tâche de trouver de la matière pendant que tu seras à Moscou », m'avait-il dit en sirotant un Negroni dans un bar du 9^e.

Dès mon arrivée à Moscou, pourtant, je fus distrait de ma mission par la découverte que cette ville impitoyable était capable de produire des enchantements délicats comme ceux que j'éprouvais chaque jour en m'aventurant dans les ruelles gelées de Petrovka et de l'Arbat. La morosité qui émanait des impénétrables façades staliniennes s'estompait dans les pâles reflets des anciennes demeures de boyards et la neige même, transformée en boue par les roues de l'interminable procession des berlines noires, retrouvait sa pureté dans les cours et les petits jardins cachés qui murmuraient les histoires d'un temps révolu.

Toutes ces temporalités, les années vingt de Zamiatine et le futur dystopique de *Nous*, les cicatrices de Staline gravées sur la ville et les traces plus aimables du Moscou prérévolutionnaire, se croisaient en moi, produisant le décalage qui constituait alors ma condition de vie normale. Pourtant, je ne me désintéressais pas complètement de ce qui se passait autour de moi. J'avais cessé à cette époque de lire les journaux, mais les réseaux sociaux satisfaisaient abondamment mes besoins limités d'information.

Parmi les profils russes que je suivais, il y avait notamment celui d'un certain Nicolas Brandeis. Il s'agissait

probablement d'un étudiant, planqué dans un studio à Kazan, plutôt que du mage du Kremlin, mais dans le doute je le lisais. Personne ne sait rien en Russie, il faut faire avec ou s'en aller. Ce n'était pas une grande affaire, car Brandeis ne publiait qu'une phrase tous les dix ou quinze jours, ne commentait jamais l'actualité, camouflait des fragments littéraires, citait des strophes de chansons ou faisait référence à la *Paris Review* – ce qui tendait à renforcer la thèse de l'étudiant de Kazan.

« Tout est permis au Paradis, sauf la curiosité. »

[...]